Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

60 | 2009

Nonne scripta manent ?

Sexe, injure et métalangage. Questions de suffixe

Claudine Normand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/704>

DOI : 10.4000/linx.704

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2009

Pagination : 111-118

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Claudine Normand, « Sexe, injure et métalangage. Questions de suffixe », *Linx* [En ligne], 60 | 2009, mis en ligne le 02 avril 2012, consulté le 27 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/704> ; DOI : 10.4000/linx.704

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Sexe, injure et métalangage

Questions de suffixe

Claudine Normand
Université Paris Ouest

Quand j'ai tort, j'ai mes raisons, mais je ne les
donne pas, ce serait reconnaître mes torts.

R. Devos

Tout part d'un mot qu'il ne fallait pas dire et encore moins répéter, fût-ce dans
un commentaire explicatif. Car c'était une injure :

- C'est pas la peine de nous insulter de pétasses !
- Ça se fait pas, M'sieur de nous traiter !

Pour ceux qui n'auraient pas vu le film de Laurent Cantet *Entre les murs*, d'où j'ai extrait
cet énoncé, j'en rappelle rapidement le contexte¹. Le professeur de français d'une
classe de troisième, à la suite d'une réunion du Conseil d'administration durant laquelle
les deux déléguées des élèves n'ont pas cessé de rire et de s'agiter, reproche à celles-ci,
au cours suivant, leur comportement bruyant dans cette réunion : « Je m'excuse, mais,
moi, rire comme ça en public, c'est ce que j'appelle une attitude de pétasses. »

Suit un échange assez vif où il apparaît rapidement que dans les fameuses
fonctions du langage consacrées par Jakobson, celle dite « métalinguistique » exige des
conditions pragmatiques que la situation de classe ne réalise pas forcément ; ce dont le
maître imprudent et maladroit va se rendre compte à ses dépens.

¹ Les citations sont extraites de F. Bégaudeau (2006). J'ai suivi exactement la typographie de l'auteur
(p. 82).

- 1^o déléguée : C'est bon , on est pas des pétasses.
- 2^o déléguée : Ça se fait pas de dire ça, m'sieur.
- Le professeur : Je n'ai pas dit que vous étiez des pétasses, j'ai dit que, sur ce coup là, vous aviez eu une attitude de pétasses.
- 1^o déléguée : C'est bon, c'est pas la peine de nous traiter.
- 2^o déléguée : Ça s' fait pas, monsieur, d' nous traiter.
- Le professeur : On ne dit pas traiter, on dit insulter.
- 1^o déléguée : C'est pas la peine de nous insulter de pétasses.
- Le professeur : On dit insulter tout court, ou traiter de. Mais pas un mélange des deux. Je vous ai insultées, ou je vous ai traitées de pétasses, mais pas les deux à la fois.
- 1^o déléguée : D'où vous nous insultez de pétasses ? Ça s' fait pas m'sieur.
- Le professeur : Ça y est, c'est bon, OK, d'accord, on arrête là.

Je ne proposerai ici que quelques remarques linguistiques sans porter de jugement sur le comportement de cet enseignant face à une classe difficile, ni critiquer, comme beaucoup de spectateurs du film l'ont fait sans indulgence, la dérive démagogique qui l'entraîne, dans des joutes verbales intempestives, sur le terrain des élèves. J'ai retenu ce passage, entre les nombreuses séquences de rectification, traduction, transposition d'expressions mal construites, familières ou grossières, mais aussi bien d'explication de mots mal compris ou ignorés des élèves. On sait que tout enseignant, en particulier de langue, est constamment pris dans cette pratique proprement « métalinguistique », qui éclaire les mots par d'autres mots ; elle peut se retourner contre lui si les interlocuteurs ne veulent entendre que le pied de la lettre. On le voit, ici, en essayant de rattraper et de minimiser une parole imprudente, il se laisse enfermer dans cette fonction, éminemment professorale, d'explicitation, qui est rapidement hors de propos, et ne se tire de ce mauvais pas que par l'aveu de sa défaite (« OK, d'accord. ») et un rappel tardif et peu convaincant de l'autorité (« On arrête là. »)

Regardons de plus près les particularités discursives qui mènent cet échange à une impasse. Le piège s'ouvre quand il commence à mélanger les rôles, celui de l'accusé qui veut se justifier et celui du maître qui veut expliquer : ce faisant, il se trouve obligé de reprendre à plusieurs reprises le terme incriminé, répétant ainsi, chaque fois, l'insulte. Il est bien vrai qu'entre la prédication directe d'une qualification (être une pétasse) et l'analogie qui la minimise (avoir une attitude de pétasse) il y a toute une distance stylistique (une subtilité hypocrite ?), mais les interlocutrices ne veulent pas l'entendre et rejettent d'emblée la glose métalinguistique dont le maître s'abrite : « c'est ce que j'appelle... », « je n'ai pas dit que [...] j'ai dit que... ». C'est que pour elles il n'est pas, ou plus, question de discours modulable, il faut que soit rétablie la vérité : « On est pas des pétasses. »

Voyant que ni le détour rhétorique ni la position métalinguistique ne sont acceptés (« ça ne se fait pas de nous traiter »), le maître s'enferme alors en recourant à la vieille fonction normative, secteur traditionnel de la fonction métalinguistique : « On ne dit pas traiter, on dit insulter. », rappel intempestif de ce qui « se dit / ne se dit pas », alors qu'il est pris lui-même en flagrant délit de faire ce qui « ne se fait pas ». A ce moment là on regrette pour lui que, pris dans cet affrontement, il n'ait pas l'idée de se rattraper par un commentaire un peu positif sur cet emploi de *traiter* sans complément

indirect, dont il connaît bien l'usage chez ses élèves. Au lieu de quoi il le refuse sans explication et se prive, par là-même, de l'occasion d'une autre remarque sur le changement corrélatif de *insulter* qui y gagne ce complément par *de* permettant de préciser l'insulte, ce que *traiter*, désormais voué à un emploi général, ne peut plus faire.

Mais il n'est plus temps, le piège se referme et la norme, appelée au secours, redouble d'inefficacité en redoublant l'insulte, puisqu'il se retrouve assertant, sans aucun détour cette fois, l'énoncé incriminé, devenu aussi correct qu'inacceptable : « Je vous ai insultées ou je vous ai traitées de pétasses, mais pas les deux à la fois ». Que peut bien signifier « pas les deux à la fois », quand l'un parle de contrainte grammaticale et que les autres réclament la vérité, pas seulement sur ce qui a été dit mais sur la réalité dont il s'agit : « D'où vous nous insultez de pétasses ? » Autrement dit : donnez-nous des preuves que nous le sommes ! C'est que l'insulte était peut-être plus grave qu'il ne le pensait ; tout dépend comment on l'entend ; question d'usage et de circonstances.

Or, curieusement, dans cette altercation, le mot incriminé, objet du débat, repris à plusieurs reprises et renouvelant chaque fois l'injure, ce mot n'est jamais défini ; il est comme tenu à distance sous diverses considérations concernant les règles syntaxiques (*traiter de-* ou *insulter* + 0) et pragmatiques (« ça se fait pas de dire ça »). Serait-ce que détacher le mot pour lui-même, cas particulier de la glose métalinguistique – ce que les linguistes appellent l'usage « autonymique » – amènerait à exhiber trop crûment la chose qu'il désigne ? C'est ce qui se produit un peu plus tard, dans la cour cette fois, lorsque « tout le collège (étant) au courant de l'insulte », il devient nécessaire de s'entendre sur ce qui a vraiment été dit et, dépliant la signification, d'explicitier les « sèmes » déplaisants : la bêtise, la vulgarité, la grossièreté, mais aussi le sexe, insulte plus grave dans le cadre d'une classe.

- 1^o déléguée : Vous savez c'est quoi une pétasse ?
- Le professeur : Oui je sais c'est quoi une pétasse, et alors ? La question se pose pas puisque je vous ai pas insultées de pétasses.
- 1^o déléguée : Pour moi une pétasse j' suis désolée mais c'est une prostituée.
- Le professeur : Mais c'est pas du tout ça une pétasse.
- 1^o déléguée : C'est quoi alors ?
- Le professeur : Une pétasse c'est... c'est... c'est une fille pas maligne qui ricane bêtement. Et vous au CA à un moment vous avez eu une attitude de pétasses. Quand vous vous êtes esclaffées, c'était comme des pétasses.
- 1^o déléguée : Pour moi c'est pas ça, pour moi une pétasse c'est une prostituée. (*op. cit.*, p. 89)

Définition qui rencontre l'approbation des autres élèves. Cette fois la défaite est complète : pris en défaut dans sa fonction de maîtrise de la langue, aggravant son cas par la lourde reprise du mot injurieux sans pour autant faire admettre qu'il ne s'agit que de comparaison, il ne reste à l'accusé qu'à battre en retraite. On ne s'attardera pas ici sur la démonstration excessive et peu crédible de la dérive qui l'a entraîné à adopter les expressions mêmes de ses élèves, soit qu'il ne contrôle plus ses paroles ou qu'il tente, imprudemment, de se moquer. Retenons plutôt la force illocutoire du mot, en fait du suffixe malsonnant qui porte l'injure.

Vérification faite dans un dictionnaire d'argot (Caradec, 1988), complété par une enquête sur internet, *pétasse* serait un vieux mot récemment remis en honneur, comme nous en assurent les deux sources. Selon « Sensage.Com » *pétasse* occuperait même la première place dans la série : *pouffiasse*, *connasse*, *grognasse*, *radasse*, dont la dénotation est

« fille-femme (péjor.) », immédiatement suivie de « prostituée », avec des précisions portant sur les modes d'exercice de la profession : « prostituée débutante ou occasionnelle (*pétasse*), « prostituée de dernier rang » (*pouffiasse*), « prostituée solitaire travaillant sans "protection" » (*connasse*), chez Caradec. Sensage.Com y ajoute *radasse*, celle qui reste en rade, c'est à dire au comptoir (*rade*), variante *radense*, chez Caradec. Le *Robert historique* y ajoute *putasse*, qui n'est pas mentionné dans les sources précédentes, et rattache *pétasse* à *pet* sous l'influence de *pute-putasse* et de *pouffiasse*, « pour désigner une radoteuse, puis une prostituée et, péjorativement, une femme. » Littré et le *Petit Robert* ne mentionnent que le verbe *putasser* et l'adjectif *putassier* que Littré rattache directement à *pute* « avec le suffixe péjoratif -asse ».

Il est clair que le sémantisme complexe de cette série lexicale est porté d'abord par le suffixe -asse qui, marqué généralement « péjoratif » dans les dictionnaires, classe ses dérivés dans la catégorie des noms féminins : simplement familier ou dévalorisant en emploi adjectival (*bonnasse*, *fadasse*, *honnasse*), dans les dérivés nominaux désignant des non-animés il dénomme souvent des objets de qualité inférieure (*barvasse*, *vinasse*, *mélasse*) et dans les noms animés humains, toujours féminins (sauf exception rare), il est, comme on vient de le voir, clairement dévalorisant, voire insultant. Laissons de côté les noms d'animaux, *bécasse* n'étant péjoratif que lorsque, comme beaucoup de noms d'oiseaux, il qualifie une femme. Devons-nous donc voir dans l'existence et les emplois de ce suffixe la manifestation d'un « sexisme » que la langue encouragerait jusque dans ses contraintes grammaticales ?

Il est vrai que ce suffixe marqué féminin dans la morphologie du français ne s'applique qu'à des femmes quand il s'agit de noms désignant des humains (si on met à part les rares *paillasse* (bateleur de foire) et *bidasse* - de fait une sorte de nom propre désignant, « par dérision », un simple soldat) ; mais notons que dans les emplois adjectivaux, il sert à qualifier aussi bien des noms masculins que féminins : *dégueulasse*, *blondasse*, *fadasse*, plus dévalorisants d'ailleurs qu'injurieux. D'autre part il ne faut pas oublier que les noms masculins ont aussi leurs suffixes péjoratifs, souvent très grossiers, en particulier -ard qui sonne comme le pendant du précédent et qui est abondamment représenté dans la langue : *gueulard*, *salopard*, *pendard*, *mouchard*, *cornard* ; il peut prendre la forme féminine en emploi adjectival, et qualifier, sans discrimination, les deux sexes *bavard/e*, *fêtard/e*, *soiffard/e*, *taulard/e*.

On doit noter cependant que -ard, suffixe de nom ou d'adjectif, à la différence de -asse, ne marque pas ce rapport au sexe – jugé infamant – qui est présent à des degrés divers dans les noms énumérés *supra* ; pas même *connard*, qui passerait pourtant facilement pour le masculin de *connasse*, ni *cornard* qui, bien qu'il s'agisse de sexe, n'est jamais appliqué aux femmes qu'on dit « trompées ». Mettons à part le cas de *paillarde* qui, au XVI^e siècle, désignait encore une femme débauchée (trait qui reste allusif aujourd'hui dans l'emploi adjectival) alors que le nom *paillard* s'appliquait seulement à un vaurien, voire un vagabond couchant sur la paille ; ajoutons le cas particulier de *poissarde* qui n'a plus, dans l'usage ordinaire, son répondant masculin (qui signifiait simplement voleur). Le *Robert historique*, qui lui attribue la grossièreté, donne l'étymologie *poix* compliquée d'un rapprochement avec *poisson*, d'où, péjorativement, marchande de poisson, « habillée de vêtements crasseux, comme poissés ». Selon Littré le terme désigne « une femme qui a des manières hardies et un langage grossier ». Ni l'un ni l'autre ne font allusion au sexe, ce qui n'est évidemment pas le cas dans ce genre

littéraire particulier (du XVIII^e s.) dit « style poissard ». Dans le genre joyeux, tenant volontiers de libres propos, on le rapprochera de *gaillard* qui se dit d'un « homme plein de vigueur » et, au féminin, selon Littré, « d'une femme peu scrupuleuse et trop libre » ; dans les emplois adjectivaux (*contes, propos gaillards*) le sous-entendu licencieux s'impose.

Mais reconnaissons qu'il existe d'autres suffixes féminins qui sont simplement familiers et peu valorisants, se prêtant parfois à des sous-entendus qui ne vont pas jusqu'à l'insulte, ainsi *drôlesse, gonzesse*, ou *godiche, bonniche, potiche*, et même *cocotte, poulette, minette*, qui comportent plutôt un trait hypocoristique, entre dédain et indulgence. Quant à *-ouille* et *-aille* qui sont certes des suffixes de féminin, ils s'appliquent plutôt à des hommes – (? Cette femme est une andouille ; ? une fripouille ; ? une canaille) – ou à une masse indistincte et méprisée : *tambouille, racaille, marmaille, valetaille, piétaille*. Mettons à part les noms de métiers qui, par décret et sans exception aujourd'hui, à la fois différencient strictement les sexes et en neutralisent l'évocation, selon un usage qui veut aligner la grammaire sur le « politiquement correct »². Seul, donc, le suffixe *-asse* se prête particulièrement, dès qu'il s'agit de noms animés humains, à la stigmatisation des femmes, précisément en tant que sexuées.

Ira-t-on jusqu'à prêter cette caractéristique aux noms désignant des non-animés et des animaux construits avec ce suffixe tels *barvasse* ou *rascasse* ? Parvenus à ce point il faut d'abord s'arrêter sur la question complexe du « genre grammatical », une particularité du système linguistique en français, depuis longtemps source d'étonnement, de discussion et d'hypothèses interprétatives. On le sait, les grammairiens enseignent qu'en français comme dans les autres langues romanes, on ne doit pas confondre le *sexe*, relevant de l'ordre biologique (et social) et le *genre*, dit *grammatical*, relevant de l'ordre linguistique. Ce n'est pas à cause de sa prestance que « fauteuil » est masculin et « chaise » féminin, et « cervelle » n'est pas le nom du « cerveau » chez les femmes. La distinction linguistique des genres masculin et féminin n'est pas motivée par la nature et la culture, mais par une particularité contraignante du système linguistique du français et d'autres langues romanes, qui divise la catégorie des noms en deux classes leur imposant des marques formelles différentes au niveau de l'article et du suffixe de l'adjectif (sauf dans les nombreux cas d'adjectifs invariables comme *sage, pâle, sauvage*) ; c'est ce que J.-C. Milner (1988) désigne comme les « deux groupes *le* et *la* », entre lesquels se répartissent, sans laisser de choix, tous les noms en français.

Cette répartition, héritée dans les langues romanes de l'indo-européen, qui y ajoutait le neutre (disparu du français) est considérée comme « arbitraire », c'est-à-dire qu'elle ne s'explique par aucune autre raison que l'application de ces règles morpho-syntaxiques qui appartiennent au système de la langue et sont à apprendre en même temps que le nom lui-même dans l'acquisition d'une langue de ce type. C'est seulement dans le cas des noms désignant des humains que genre et sexe généralement coïncident et que la distinction peut sembler non arbitraire, correspondant, en quelque sorte, à la réalité non linguistique. Mais pour les non-animés (objets et abstractions), on ne peut associer un sexe au genre que par rêverie (l'armoire ventrue ne suscite pas les mêmes associations que le placard banal, le vélo paraît viril à côté de la débonnaire bicyclette, etc.). Quant aux animaux, le caractère aléatoire des formations qui à côté de *lapin / lapine*, séparent

² Mais, malgré toutes les précautions de politesse neutre, entendra-t-on tout à fait de la même façon : « un air de vieil instituteur » et « un air de vieille institutrice » ?

complètement *cheval* et *jument* et distribuent, sans sexuation *lièvre* et *tortue*, confirme l'arbitraire de cette contrainte grammaticale et lexicale qu'est la marque du genre. Chacun est libre de ses fantasmes mais l'usage commun de la langue impose qu'on se résigne à l'arbitraire de cette contrainte grammaticale et lexicale qu'est le genre du nom³.

Cette situation irritait particulièrement le linguiste Antoine Meillet qui lui a consacré au moins deux articles : « Le genre grammatical est l'une des catégories grammaticales les moins logiques et les plus inattendues », écrivait-il en 1919, et il la présentait ainsi à partir du latin :

Les mots latins *pater* et *lupus* sont masculins parce qu'on leur applique des adjectifs de la forme *iste, bonus* ; *mater, fagus* sont féminins parce qu'on leur applique des adjectifs de la forme *ista, bona* ; sans l'accord de l'adjectif la distinction du masculin et du féminin n'existerait pas en indo-européen.

Et il concluait en 1921 :

La plupart des langues indo-européennes, organes des civilisations les plus élevées du monde, n'ont pu se débarrasser de la catégorie du genre grammatical qui n'a aucun sens dans la plupart des cas. (1965, p. 209-212)

La présentation qu'en fait Milner, à propos des suffixes diminutifs, est à la fois plus dense et plus prudente ; elle aboutit à cette conclusion : « Dans une zone bien déterminée de la langue, le croisement s'est opéré entre deux types de déterminations qui pourtant n'ont rien de commun : la sexuation et la taille » (1988, p. 200)

De la même façon, je propose de poser qu'une connexion tout aussi arbitraire doit être reconnue dans le suffixe *-asse* entre le sexe féminin et une grossièreté vulgaire souvent associée à la prostitution. À l'inverse de Milner qui, tout en s'étonnant, s'interdit toute rêverie sur la connexion qu'il établit entre la sexuation et la taille, les célèbres grammairiens Damourette et Pichon, dans leur extraordinaire chapitre sur la « sexuisemblance », n'hésitent pas à gloser ainsi ce suffixe dont ils ne font d'ailleurs pas grand cas : « Les péjoratifs *-ouille* et *-asse*, féminins, font penser à de grosses femmes dégoûtantes, mais dont l'abondance d'appas, ne permet pas d'oublier le sexe »⁴.

Tout en voyant dans cette connexion, et ce genre de jugement, la manifestation d'une tradition culturelle liée à la longue minoration des femmes dans la société occidentale (ne parlons pas des autres) – ce que G. Duby résumait dans les trois statuts possibles d'une fille pubère dans le monde médiéval : épouse, religieuse ou prostituée – on peut s'étonner de la conjonction opérée dans ce suffixe entre vulgarité déplaisante et statut considéré comme infamant (« femme de mauvaise vie » ou « débauchée » comme dit souvent le dictionnaire). Qu'est-ce qui dans ce suffixe a pu prêter, très tôt, à une représentation aussi déplaisante ? Pourquoi les fantasmes de rejet ou de dégoût que

³ Certains ont du mal à l'admettre, comme en témoigne cette séquence du film *Le gendarme de Saint-Tropez* : « Le brigadier et le gendarme, avertis par le bruit, regardent le ciel :

– Le gendarme : Tiens, une hélicoptère !
– Le brigadier : Un hélicoptère !
– Le gendarme : Brigadier, vous avez de bons yeux !

⁴ Vol I, p. 389. Curieuse réticence introduite par ce « mais » qui permet de suggérer sans en parler la prostitution et le fantasme.

peut inspirer le sexe féminin, comme maintes histoires et observations⁵ le rapportent, se sont-ils associés avec insistance à une séquence sonore arbitraire comme toutes les autres ? Même devenue en quelque sorte motivée par son usage social, la particularité de ce morphème demanderait quelque explication supplémentaire.

Sans prétendre déplier le mystère de sa formation en nous risquant dans ce que J. Rey-Debove appelait une « morphologie sauvage », on peut remarquer, comme le fait le dictionnaire historique, qu'il renvoie souvent à un suffixe du bas latin, présent sous des formes proches en italien et en espagnol ; d'abord formateur de termes techniques comme *terrasse* ou *cuirasse*, il a pu prendre, même dans cette catégorie des non-animés, une connotation dévalorisante liée au matériau utilisé (terre, morceaux de cuir) ou au produit obtenu, résiduel ou de qualité inférieure (*vinasse*, *mélasse*, *filasse*), sans parler de l'association presque inévitable que suscite *culasse* pour désigner le *fond* d'une arme ou d'une pièce de moteur. On peut penser aussi à certains mots latins de base (non dérivés) où les étymologistes voient souvent des « formations expressives » : ainsi l'adjectif latin *crassus* signifiant « épais, gras », et péjorativement « grossier »⁶. En français, *crasse* « désigne originellement la partie la plus grossière de quelque chose, *crasse de son*, et aujourd'hui par spécialisation couche de saleté ». On peut ainsi supposer, dès le latin, une influence de certains termes primaires dans la formation même de ce suffixe ; ainsi peut-être *masse*, d'un mot-racine signifiant dans plusieurs langues indo-européennes *pâte*, *amas* ; en français, où il signifie *matière*, *substance*, « le mot exprime parfois cette idée de manière dépréciative : *masse de chair*.⁷ »

Le dictionnaire historique nous assure, en tout cas, que c'est à date ancienne que les dérivés nominaux en *-asse* ont pris un sens péjoratif, cette dérivation étant par ailleurs si productive qu'elle a contribué à former aussi des déverbaux non moins expressifs : *tabasser*, *révasser*, *bavasser*, *amasser* et à partir de là *ramassis*, « rassemblement disparate ». Elle peut toujours en produire dans le discours qui ne sont pas forcément répertoriés en langue, ce que Milner appelle des « dérivés éclairs, construits au fil de la conversation » (*op. cit.*, note 9). On peut imaginer que ce fut le cas de dérivés relativement récents comme *godasse* sur *godillot* (1888), *ragougnasse* sur *ragoût* (1881), ou *bouillasse* sur *boue* / *bouillir* (fin XIX^e s.). Dans ce domaine le suffixe *-ard* signalé *supra* est beaucoup plus vivant et productif ; il continue à construire nombre de termes péjoratifs mais non insultants correspondant souvent à des pratiques sociales de date récente : *routard*, *zonard*, *cumulard*, *vicelard*, et même *quarante-huitard*, opposé à *soixante-huitard*.

Mais pour éviter de me perdre dans le foisonnement fascinant des suffixes, même les plus malsonnants, j'en reviens à *pétasse* qui m'a servi de point de départ. Je proposerai finalement, pour tenter de rendre justice à l'expression maladroite du professeur et éclairer peut-être le malentendu qui s'ensuivit, qu'on analyse les noms féminins en *-asse* de deux façons, en leur supposant deux « dénnotations » différentes possibles pour une même « connotation » globale⁸, soit : dénnotation 1 : une femme,

⁵ L'anthropologie et la psychanalyse en ont fait un champ d'observations et d'hypothèses théoriques.

⁶ C'était le surnom ancien et peu valorisant de la famille Licinia, du triumvir Marcus Licinius Crassus.

⁷ Les explications sont tirées du *Dictionnaire historique de la langue française* (Le Robert).

⁸ Je m'autorise à avoir recours à ces deux termes aujourd'hui plutôt délaissés dans les études lexicales, sans doute parce que trop approximatifs pour entrer dans une classification. Ils ont le mérite d'avoir pénétré, grâce à Barthes (plus qu'à Hjelmslev) dans la langue quasi courante.

une fille ; dénotation 2 : une prostituée. Dans les deux cas, la connotation se glose : vulgarité, grossièreté et autres associations déplaisantes évoquées par Damourette et Pichon. La connexion fréquente de 1 et 2 n'empêche pas qu'on puisse dans certains cas les dissocier comme dans *fillasse* (« fille sans grâce » dès le XVI^e siècle) ou *gourdasse* (« personne niaise et stupide, XX^e siècle, rare »). Était-ce le cas dans cet emploi de *pétasse* ? Il aurait fallu pouvoir d'emblée s'en expliquer clairement mais, on l'a vu, dans ces circonstances, une glose métalinguistique ne pouvait être qu'intempestive et irrecevable⁹.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAIDER, F. H., 2004, *Hommes galants, femmes faciles. Etude socio-sémantique et diachronique*, Paris, L'Harmattan.
- BÉGAUDEAU, F., 2006, *Entre les murs*, Paris, Gallimard.
- CARADEC, F., 1988, *N'ayons pas peur des mots. Dictionnaire du français argotique et populaire*, Paris, Larousse.
- DAMOURETTE, J. et PICHON, E., 1911-1927, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, d'Artrey.
- MEILLET, A., [1921] 1965, « Le genre grammatical et l'élimination de la flexion » in *Scientia* vol. XXV (1919), repris in *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, p. 192-210.
- [1921] 1965, « La catégorie du genre et les conceptions indo-européennes », in *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, p. 211-229.
- MILNER, J.-C., 1988, « Genre et dimension dans les diminutifs français », in *LINX* n° 21, *Genre et Langage*, Koskas, E. et Leeman, D. (dir.), Université Paris X - Nanterre, p. 191-201.
- REY, A. (ed.), 2007, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- YAGUELLO, M., 2002, *Les mots et les femmes*, Lausanne, Payot.

⁹ A moins d'en faire, comme me le suggère J.-J. Franckel, l'objet d'une discussion sur les suffixes dans le cadre du cours de français.

* J'ai écrit ce texte pour Jacques Anis, en me rappelant qu'il aimait particulièrement les variantes de l'oral et de l'écriture « texto ». Un premier état en a paru dans C. Normand, *Petite Grammaire du quotidien*, Paris, Herman, 2010.